

Où va la psychanalyse ?

Jean Claude Stoloff

Tout d'abord, j'adresse mes remerciements à Cathie Silvestre et à Patrick Miller, pour avoir posé les premiers les premiers jalons du débat qui nous réunit ce matin.

Où va la Psychanalyse ? Cette interrogation peut résumer le propos de ce livre et ce qu'il cherche à mettre en discussion.

Impossible d'imaginer une psychanalyse qui ne change pas, qui ne soit pas affectée par les changements survenus dans notre culture et notre civilisation contemporaines.

Et pourtant son objet princeps l'inconscient est intemporel, il ne connaît pas le temps ou du moins les représentations courantes du temps ... ses concepts se veulent trans-historiques ou an-historiques : ainsi celui de pulsion opposé à celui civilisation ... qui est le sujet central du '*Malaise dans la culture*'.

Elle est donc affrontée a un paradoxe tenant en deux termes qui, quoique contradictoires, il est nécessaire de tenir ensemble : permanence et métamorphose.

Quel est l'avenir de la thérapie analytique, en écho à la question posée par Freud il y a près d'un siècle, en 1910 puis 1918 sur les « Chances d'avenir de la thérapie analytique » ?

Son baquet d'origine, improprement appelé cure-type, se modifie-t-il ?

Mais jusqu'à quel à point ?

En raison des changements culturels des modes de vie, de l'émergence d'une civilisation de plus en plus technologique et numérique ? Ceci n'est pas sans conséquences si l'on se souvient que, pour Freud, ses positions anthropologiques s'appuient sur ses découvertes faites dans la cure psychanalytique, et plus précisément dans le cadre précis où elle s'exerce.

Freud aimait à dire « je ne suis pas ethnologue », « je suis psychanalyste », lorsqu'il défendait avec bec et ongles dans '*L'homme Moïse et la religion monothéiste*' notamment, certaines de ses hypothèses fondamentales, comme le meurtre du père ou les phantasmes originaires.

Mais ce n'est pas seulement le cadre psychanalytique qui tend à évoluer et à se transformer de nos jours, c'est aussi la finalité de la psychanalyse.

Pour Freud, la thérapie analytique entraîne une modification du refoulement originare en s'attaquant à l'excès du facteur quantitatif. Il ne s'agit donc pas de supprimer la pulsion, c'est impossible, ce qui pose la question des limites de la sublimation. Il s'agit de réduire la charge énergétique, les montants d'affect qui lui sont attachés.

Aujourd'hui nombre de théorisations analytiques insistent sur d'autres finalités de la cure : narrativité, subjectivation, empathie.

Ces nouveaux paradigmes constituent-ils de nouveaux buts de la psychanalyse ou simplement un moyen d'accéder à une modification en profondeur de la texture psychique ? Nous aurons l'occasion d'en discuter toute à l'heure à propos des convictions avec l'intervention d'André Beetschen.

Serions-nous passés de l'ère de l'homme coupable à celle de l'homme tragique, d'un sujet en proie à la désolation et à la fatigue d'être soi ?

En quoi cela affecte-t-il le profil de nos patients, le cadre, la méthode et la finalité de la psychanalyse ?

Ce point permet de mesurer combien la pratique analytique et le fonctionnement psychique de l'être humain sont indissociables de leur environnement socio-culturel.

Il en est de même pour la morale sexuelle. Le texte écrit par Freud en 1908, axé sur les conséquences du mariage monogamique, est devenu largement caduc en fonction des changements survenus dans la famille et les nouvelles formes prises par la sexualité, et maintenant la parentalité.

Tout en affirmant non seulement que l'inconscient est intemporel, qu'il ne connaît pas la contradiction, Freud contrairement à Jung, soutient qu'il n'y a pas d'inconscient collectif. Il y a un seul inconscient qui traverse l'individu comme le collectif.

Sur cette base Freud a voulu créer une psychologie collective mais celle-ci, ce passage du « je au nous » pose de redoutables problèmes comme l'a souligné Cathie Silvestre. Le collectif, le groupe n'est pas constitué par un simple agrégat d'individus. Il est plutôt une entité ayant sa vie propre. (C.F. Mauss)

On peut prendre un exemple de ce glissement problématique lorsque Freud compare l'hypnose à une foule à deux.

La psychanalyse ne pouvait advenir qu'à partir de l'émergence de ce que Marcel Gauchet appelle, après Max Weber, un « désenchantement du monde ». Ce nouveau moment social, historique, l'ère des modernes, se caractérise par une représentation et une conception culturelle nouvelle de l'individu, devenant un sujet d'intérêt pour lui-même, en dehors de toute référence à un ancrage religieux au sein d'un plan du salut divin, tel qu'il était conçu par les monothéismes.

Ce nouvel espace de l'intime constitue le sol culturel à partir duquel a pu être découverte la psychanalyse. Le romantisme du 19^m siècle et Mme Bovary ont préfiguré et précédé les études sur l'hystérie mais ce dégagement d'un individu et d'un sujet apparemment distinct de la masse a eu aussi des conséquences sur la façon dont a évolué la psychologie collective.

Freud a distingué deux types de masses. D'abord une masse inorganisée, la foule, où s'exprime sans aucune retenue la sauvagerie des pulsions puis un autre type de masse : la masse organisée, en prenant comme modèle l'Église et l'Armée.

C'est-à-dire deux masses organisées sous l'égide d'un leader ou d'un chef. Mais comme l'a soutenu Christophe Dejours en étudiant les questions liées au travail dans la société moderne, que penser alors du développement d'un nouveau type de masse organisée, la démocratie, dont le sommet n'est pas chapeauté par un pouvoir incarné de façon définitive, par un roi ou un leader par exemple, mais par un lieu vide de toute inscription éternelle. Ce lieu vide, selon Claude Lefort, doit permettre qu'il soit investi par la délibération souveraine, politique, des individus ou de leurs représentants.

On sait les nombreux problèmes, identifiés par Tocqueville, que cette nouvelle organisation de la masse va déterminer, notamment, une tension irréductible entre égalité et liberté.

Mais me direz-vous quel rapport cela a-t-il avec la psychanalyse et surtout avec son avenir ? C'est, je pense, le sens des objections de Cathie Silvestre.

Certes à l'évidence on voit mal comment ce métier de psychanalyste pourrait s'exercer dans un environnement totalitaire ou tyrannique.

On me rétorque à juste titre que l'inconscient n'est pas démocratique, qu'il est comparable au mouvement brownien et anarchique des pulsions, à la marmite bouillonnante du Ça imaginée par Freud.

Certes !

Mais n'est-ce pas oublier que nous n'avons pas seulement affaire au Ça mais aussi au sujet en analyse, qu'on l'appelle le moi ou le je, peu importe en l'occurrence.

Freud rappelle que nous oscillons toujours entre un fragment d'analyse du Ça et un fragment d'analyse du Moi.

En s'appuyant sur John Stuart Mill, Christopher Bollas dans son dernier ouvrage publié en français « *Sens et mélancolie. Vivre au temps du désarroi* », Ithaque 2019, défend la préconception selon laquelle la démocratie serait une prise en compte du fonctionnement de l'esprit humain. A ce propos j'aime bien la référence à Machiavel faite par Cathie Silvestre. Bollas pense que la relation analytique crée une démocratie psychologique. Il rejoint un autre psychanalyste anglais connu pour ses travaux sur la capacité négative, Adam Philips, selon lequel la psychanalyse est une forme démocratique ou plutôt que le but de la psychanalyse est une condition d'existence de la démocratie. Pour ma part je serais surtout porté à croire le contraire. Il m'est difficile d'imaginer une psychanalyse dans des sociétés non démocratiques. Ces affirmations quoique discutables, ont le mérite de définir le périmètre culturel dans lequel peut, ou ne peut pas, s'exercer la psychanalyse en ce XXI^{ème} siècle.

De ce point de vue s'il me semble en effet exister des affinités électives entre démocratie et psychanalyse parce que toutes deux, par des voies différentes, s'affrontent au même dilemme d'avoir à élaborer les conflits et les dépasser ou les transformer, dans une situation où règne l'absence de certitudes. Il ne vous a pas échappé le peu de commentaires dont a été l'objet la formule de Freud sur les 3 professions impossibles. N'est ce pas le signe que dans le cadre de la démocratie gouverner, éduquer et désormais psychanalyser sont des pratiques qui ne peuvent se réfugier dans une référence à une *Weltanschauung*, soit à une conception terminale du monde. Mais il y a plus : si on se réfère à la conception de l'introjection avancée par Ferenczi en 1909 pour qui ce mécanisme psychique correspond à une sublimation des pulsions grâce à la médiation du transfert, je pense également que dans une démocratie authentique ce processus de changement sublimatoire, au plus profond du sujet, s'en trouve favorisé. C'est là mon point de différence avec Cathie Silvestre qui ne se réfère pas à la même conception que moi de l'introjection. Nous pourrions en discuter.

Idéalement et je le souligne bien, idéalement, dans une démocratie aboutie le sujet ne cherche plus à s'incorporer dans la masse mais à exercer sa réflexion de manière autonome. Mais tout le problème qui actuellement se trouve dramatiquement posé est celui du futur de la démocratie en raison des dérives dont elle est l'objet, en écart par rapport à ce fonctionnement idéal. Voilà donc une question actuelle et brûlante, y compris dans notre pays à laquelle nous confrontent les dangers pour la démocratie des atteintes à la réflexion individuelle autonome, au profit de la dictature du tweet et des réseaux sociaux et de la masse inorganisée. Je ne pense pas que l'exercice de la psychanalyse puisse jouir d'une sorte de statut d'extra-territorialité et en sortir indemne si, comme on peut le craindre ces dérives devaient se répandre.

Patrick Miller a parlé d'une barbarie qui parfois s'exerce au sein même de la psychanalyse. Toutes proportions gardées, l'une de ces causes réside dans la tentation narcissique, totalitaire en fait, de vouloir écraser l'écart qui subsiste et substituera toujours entre une théorie et une pratique, une praxis pour mieux le dire, qui a pour objet le sujet humain dans ses complexités.

J'ai rappelé la formule d'Hannah Arendt à propos de Socrate : pour être en paix avec les autres il faut d'abord être en paix avec soi-même. N'est-ce pas aussi ce qui pourrait définir une sagesse de la psychanalyse ? Comme l'exprimait si bien Freud « qu'on puisse jouer sa partie, dire son récit, répondre au monde à sa façon. Aimer et travailler ».

5 octobre 2019